



Les filières « pierres précieuses » et « diamant » : la fin de deux trajectoires parallèles ?

Rémy CANAVESIO ¹

Pierres de couleur et diamants sont souvent considérés à tort comme faisant partie du même univers. Les pierres précieuses ² partagent de nombreux points communs avec les diamants : prix élevé en partie indépendant du poids, éclatement spatial des productions, opacité des réseaux de distribution, etc. Pourtant ces deux filières qui se côtoient chez le joaillier et le bijoutier et qui ont été sous de nombreux aspects comparables de par l'organisation des réseaux de commercialisation qui les contrôlent, viennent de connaître une décennie de bouleversements dont l'un des principaux effets est d'accentuer les différences entre les deux sphères.

L'apparition de nouveaux pays producteurs s'est soldée par des évolutions diamétralement opposées, qui doivent largement à la capacité de chacun de ces nouveaux pays à manœuvrer les leviers qui commandent l'économie mondiale. Ces situations nouvelles ont lourdement participé à l'évolution récente des régions dont l'économie repose sur l'extraction des pierres gemmes, notamment dans les pays du Sud.

I – Un siècle de monopoles obscurs

Les milieux des pierres précieuses et du diamant ont traversé le XX^e siècle sous le signe de dominations monopolistiques bien établies.

1. Doctorant en géographie, Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3 ; U.M.R. ADES - DYM-SET ; remycanavesio@hotmail.fr

2. Au sens strict, les pierres précieuses (parfois appelées pierres de couleur) ne sont qu'au nombre de trois : rubis, saphirs, émeraudes. Le diamant n'est pas à proprement parlé une pierre. Les autres pierres (aigue-marine, tourmaline...) sont appelées pierres fines ou pierres semi-précieuses.

L'histoire du règne sud-africain dans le secteur du diamant est bien documentée, et donc relativement bien connue ³. La société De Beers, géant mondial du diamant longtemps dirigé par les membres de la famille Oppenheimer, a rapidement construit un empire planétaire dont le but clairement avoué était la centralisation à l'échelle mondiale de toutes les productions de diamant. Cela deviendra rapidement la ligne directrice de l'entreprise, satisfaisant l'obsession d'Ernest Oppenheimer :

« Être le seul distributeur de bruts aux diamantaires, et donc décider seul du débit du robinet et du prix de l'élixir » (Brunet, 2003).

Dans cette optique, une des filiales du groupe, la C.S.O. (*Central Selling Organisation*) aura pour fonction de drainer l'ensemble des productions mondiales de diamant et d'assurer de manière monopolistique la distribution des brillants lors des ventes effectuées régulièrement à Londres. Poursuivant pendant près de 60 ans cet objectif, De Beers réussit à contrôler près de 90 % de la production mondiale de diamant dans les années 1980, créant du même coup un des monopoles minéralo-industriels les plus aboutis de l'Histoire.

Cette politique d'entreprise reposait sur un réseau efficace d'acheteurs intervenant dans tous les pays producteurs et donc particulièrement actif en Afrique ⁴. Afin d'assurer la pérennité du système, la C.S.O. ne devait négliger aucune production. Cette politique mena le Sud-Africain à se mêler intimement à la sphère politique des pays producteurs ainsi qu'à collaborer, le cas échéant, avec des dictateurs ou des guérillas ⁵. Les nombreux conflits générés par et pour la possession des productions de diamants en Afrique sub-saharienne s'inscrivaient donc pleinement dans le système mondial établi par la De Beers. Les gisements alluviaux étant les plus propices au développement des trafics ⁶, on vit rapidement se développer des milices privées dans les pays africains abritant ce type de gisements (fig. 1). Ce fut notamment le cas dans les pays où la structure étatique n'était plus qu'une coquille vide au service d'une classe dirigeante kleptocrate, comme en Sierra Leone, en République démocratique du Congo ou en Angola.

Dans le monde moins connu des pierres de couleur, les similitudes relatives à l'organisation de la filière sont frappantes. Si l'on fait abstraction des

3. Lire R. Brunet, 2003.

4. Jusqu'aux découvertes réalisées en Yakoutie (Sibérie) en 1955, l'Afrique représentait plus de 90 % de la production mondiale de diamant.

5. Le recours à des sociétés de sécurité privées ainsi qu'au mercenariat dans la sphère diamantaire africaine n'est plus discuté.

6. Les gisements alluviaux, contrairement aux cheminées de kimberlite, sont généralement très étendus. Le traitement de ce type de gisement se prête mal à une exploitation mécanisée. Les productions sont donc fréquemment artisanales et mal contrôlées.

émeraudes sud-américaines⁷, et des sombres réseaux de commercialisation qui leur sont associés, on remarque le même souci de contrôle hégémonique du marché de la part des négociants du Sud-Est asiatique. À l'instar des acheteurs de la De Beers, les gemmologistes thaïlandais forment une nébuleuse présente dans tous les pays producteurs de pierres précieuses de la planète. Ces milliers de spécialistes drainent efficacement vers le marché de Bangkok plus de 80 % de la production mondiale des pierres de couleur et sont à peine concurrencés par la communauté sri-lankaise dans leur travail de collecte. À l'image de la De Beers bâtissant consciencieusement son empire en s'appuyant sur les pays dans lesquels l'Afrique du Sud tenait une position dominante (la quasi-totalité de l'Afrique sub-saharienne), les Thaïlandais ont assis leur hégémonie sur un réseau commerçant tissé de longue date dans tous les plus grands pays producteurs de pierres de l'Océan Indien (Cambodge, Birmanie, Sri Lanka, Inde...).

La production des pierres de couleur souffre également d'une réputation sulfureuse. En raison des caractéristiques propres aux gemmes, elle serait intimement liée aux réseaux criminels et aux guérillas dont elle serait parfois un bailleur de première importance. Les fameux rubis birmans sous contrôle de la junte nourrissent à ce sujet les plus insistants soupçons.

Les analogies entre les deux sphères ne se limitent donc pas aux seules valeurs intrinsèques des gemmes, et aux prix parfois « irréels »⁸ que la mode ou la fantaisie peut leur faire atteindre. Les deux filières se sont longtemps organisées autour de réseaux dont les centres de gravité étaient certes bien distincts (réseau africain aux ordres de pays développés pour le diamant alors que le « pipeline » des pierres précieuses couvre surtout l'océan Indien sous l'influence d'un pays en développement) mais dont les objectifs étaient identiques : conforter les monopoles et assurer des cours élevés sur les marchés.

II – 1995-2005, découverte des Eldorados du XXI^e siècle

À la fin des années 1980, la domination sud-africaine sur le marché du diamant semble inébranlable et la géographie de la plus noble des gemmes semble définitivement dessinée. Le statut de leader que tient la De Beers depuis près d'un siècle n'a pas été remis en cause par l'arrivée de nouveaux pays producteurs hors de son pré carré africain. En effet, la production soviétique est négociée

7. Les célèbres gisements de Muzo et de Givor en Colombie produisent encore une part importante des émeraudes de qualité présentes sur le marché. Comme les émeraudes brésiliennes de qualité inférieure, elles ne sont pas nécessairement captées par le marché de Bangkok, et empruntent souvent des réseaux indépendants de commercialisation.

8. Lors d'une vente aux enchères de Christie's réalisée à St-Moritz (Suisse) le 15 février 2006, un rubis de 8,62 carats a atteint le prix record de 425 000 US\$ la carat (Source : www.gemfrance.com).

avec la C.S.O. et la mine géante australienne d'Argyle ouverte dans les années 1980, qui appartient à un autre poids lourd du secteur minier (Rio Tinto), ne produit pas suffisamment de diamants de qualité pour remettre en cause le monopole.

Mais tout va changer radicalement lorsqu'en 1991 deux géologues trouvent un véritable trésor au cœur de la toundra canadienne et ouvrent, par la même occasion, une nouvelle page de l'histoire du diamant. La découverte de centaines de cheminées de kimberlite⁹ dans la région de Yellowknife, souvent porteuses de diamants, va changer radicalement et définitivement la physionomie de la filière et transformer le contexte de l'extraction du brillant jusque dans son berceau originel africain (fig. 1). En s'annonçant à l'avenir comme hautement stratégique dans l'économie canadienne¹⁰, le diamant et ses réseaux de commercialisation vont se trouver projetés sur le devant de la scène médiatique par un nombre croissant d'acteurs de la société civile.

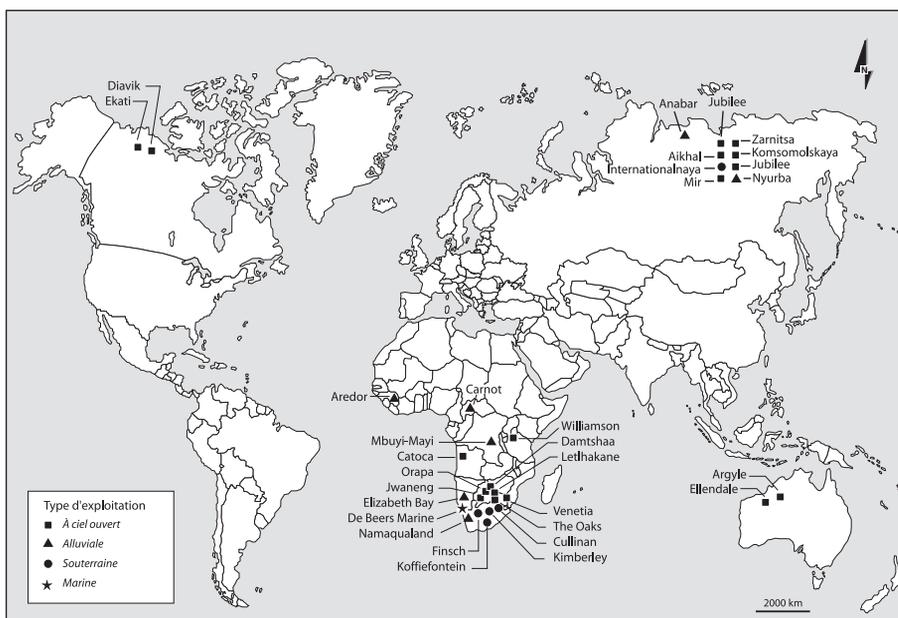


Figure 1 – Les principales exploitations de diamant en 2005.

(source : Rémy Canavésio d'après www.diamants-infos.com, modifié par l'auteur).

9. Les cheminées de kimberlite sont les gisements originels de la plupart des diamants. Le nom vient de la ville de Kimberley en Afrique du Sud où commença l'aventure diamantaire sud-africaine.

10. Après la mise en production des cheminées de kimberlite de Ekati et de Diavik, de nombreux autres projets sont à l'étude, notamment au Nunavut et au Québec.

Le gouvernement canadien, soucieux de développer une économie diamantaire autonome vis-à-vis du système préexistant va mettre en œuvre (par le biais des ONG notamment) une grande campagne médiatique visant à informer les consommateurs de l'origine souvent criminelle d'une bonne partie des diamants présents sur le marché. Si les commanditaires de cette campagne de sensibilisation ne reconnaissent pas officiellement leurs objectifs,

« la concordance des processus est tout de même troublante. Les campagnes humanitaires, produites par des ONG anglo-saxonnes, contre les « diamants du sang » et, par amalgame, contre tous les diamants africains, servent objectivement les intérêts commerciaux de l'industrie canadienne et australienne dont les productions sont elles parfaitement propres. » (De Geloës D'Elsloo, 2004, p. 114).

De cette manière, l'économie diamantaire canadienne naissante espère lever les menaces qui pèsent sur le marché du diamant en assainissant la filière, et surtout réaliser une promotion à l'échelle planétaire de ses diamants, aussi purs que les glaces du Grand Nord ¹¹.

« Les diamants de l'Arctique, nouveaux venus sur le marché, bénéficient d'emblée d'une avance certaine face à leurs concurrents africains. » (De Geloës D'Elsloo, 2004, p. 121).

Le diamant africain, vecteur de guerres, sera ainsi stigmatisé et qualifié de « diamant du sang » par une multitude de reportages et d'articles destinés aux consommateurs. Les découvertes réalisées au Nunavut et dans les territoires du Nord-Ouest vont donc déstabiliser toute la filière en révélant les faiblesses du monopole bâti par la De Beers.

Au même moment, aux antipodes du Grand Nord canadien, la géographie des pays producteurs de pierres de couleur va se trouver complètement bouleversée par la découverte d'un nouvel Eldorado (fig. 2). Dès le début des années 1990, Madagascar va être le théâtre d'immenses ruées vers le saphir ¹². La première (1994), dans le Sud de l'île (Andrandambo) sera le début d'une longue série. Les découvertes vont ainsi s'enchaîner, mais c'est surtout la mise à jour du plus grand gisement de saphir au monde dans le Sud-Ouest du pays (régions d'Ilakaka, Sakaraha) en 1997 qui va définitivement faire entrer l'« Île Rouge » sur le devant de la scène. Ces nombreuses découvertes se poursuivent encore à l'heure actuelle (rubis à Andilamena, émeraudes sur la côte Est) et font de Madagascar le leader incontesté de la production de pierres de couleur

11. Afin de garantir l'origine géographique des diamants, un procédé a été mis en place permettant de graver sur la pierre le lieu de son extraction. Ainsi, le consommateur peut-il être certain de la qualité « morale » du diamant qu'il achète.

12. L'exploitation des pierres précieuses à Madagascar concernerait plusieurs centaines de milliers de personnes. La seule région d'Ilakaka hébergerait plus de 100 000 chercheurs de saphirs.

du XXI^e siècle. L'« Île Rouge », de par ses nombreux gisements de corindons, représenterait (selon des sources non officielles) près 60 % de la production mondiale de saphir... Madagascar serait quasiment l'unique producteur pour certaines qualités de pierres (plus de 80 % de la production de saphirs roses, unique producteur de pezzotite...). En devenant ainsi leader de la production pour de nombreuses pierres de couleur, Madagascar a contribué au déclin de la production de pierres précieuses dans d'autres pays. C'est ainsi que l'Australie a vu sa production de saphirs s'effondrer après la découverte d'Ilakaka.

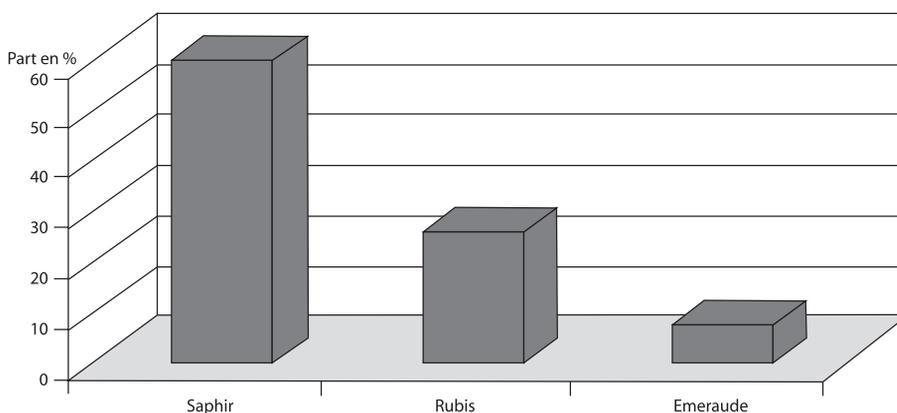


Figure 2 – En moins de 10 ans Madagascar est devenu le leader mondial de la production de pierres précieuses.

Les corindons (saphir ou rubis en fonction de la couleur) représentent le gros de la production malgache depuis la découverte des gisements d'Ilakaka et d'Andilamena.

(Graphique réalisé à partir de données non officielles).

Le caractère très « volatile » de la géographie des pierres de couleur est largement dû à la nature des modes de production utilisés. L'extraction artisanale est dominante dans la plupart des pays producteurs. Le sous-investissement en matière de prospection et d'extraction est un des traits distinctifs du milieu et, en la matière, Madagascar n'échappe pas à la règle (photo 1). L'archaïsme des techniques rend l'exploitation des gisements particulièrement dangereuse et pénible¹³. Cette particularité tient autant au fait que les retours sur investissement sont bien inférieurs à ceux liés à l'exploitation du diamant, qu'au fait que la sphère des commerçants de pierres préfère se limiter à un rôle d'intermédiaire, plus à même de bénéficier des opportunités qu'offrent les pays producteurs.

13. Dans la seule région d'Ilakaka, les effondrements auraient causé la mort de plus de 2 000 personnes depuis le début de l'exploitation en 1997 : lire Guérin et Moreau, 2000 ou Canavésio, 2004.

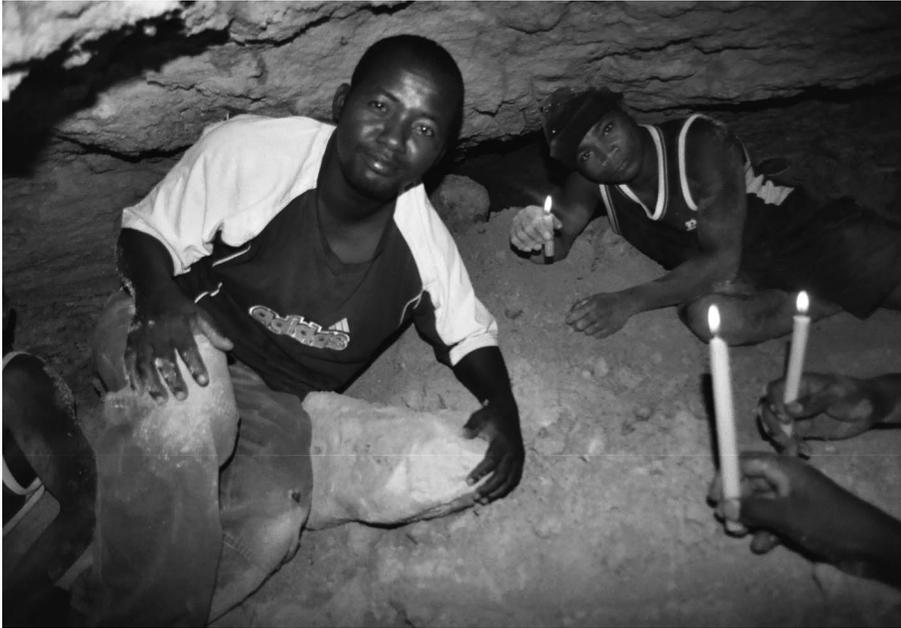


Photo 1 – À Madagascar, comme dans de nombreux pays producteurs de pierres de couleur, l'extraction reste complètement artisanale. Bien qu'étant surmontées de roches extrêmement friables, les galeries ne sont pas étayées, ni ventilées. Les mineurs travaillent courbés dans des tunnels dont la hauteur dépasse rarement un mètre : Carrière d'Analamahavelo, région d'Ilakaka (Sud-Ouest de Madagascar).

(cliché Rémy Canavésio, avril 2006).

À Madagascar comme ailleurs, l'ensemble de la production est achetée par les Thaïlandais et les Sri-Lankais dans les régions d'extraction (fig. 3). Les transactions s'opèrent le plus souvent de manière informelle dans des comptoirs plus ou moins légaux pouvant être déplacés rapidement – et à moindre coût – en cas de nouvelle découverte. L'Eldorado malgache est donc bien différent de son homologue canadien. Dans la région du lac des Esclaves, l'extraction des diamants est entre les mains de grandes sociétés minières multinationales capables d'investir des millions de dollars. Ces sociétés communiquent largement sur les efforts réalisés en matière d'environnement et de respect des populations locales ¹⁴.

14. Consulter les sites suivant : www.ekati.bhpbilton.com ou www.diavik.ca

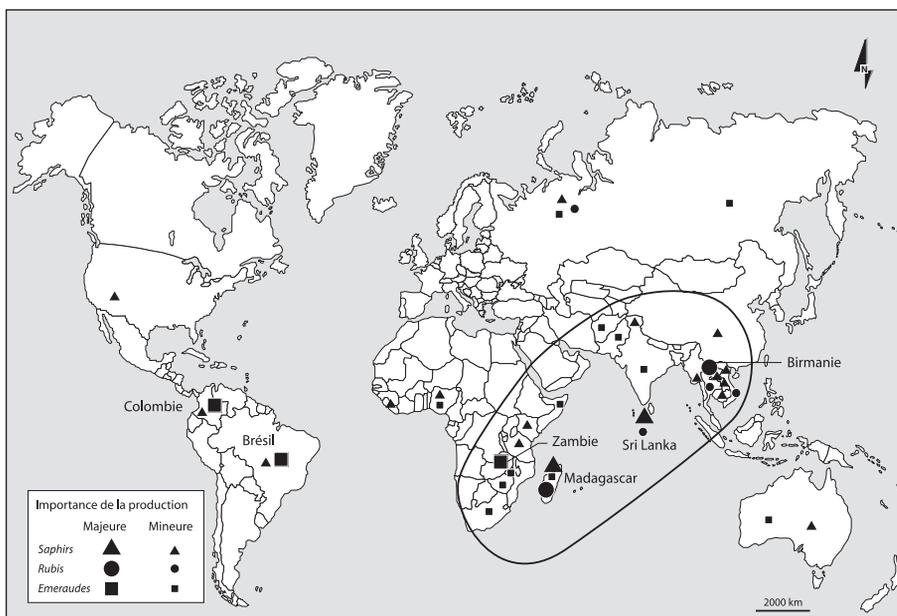


Figure 3 – Principales productions de pierres précieuses.

L'aire d'influence des collecteurs d'Asie du Sud-Est (Sri-Lankais, et Thaïlandais) couvre l'ensemble des grands pays producteurs proches de l'océan Indien.

(Source : Canavésio, 2004).

III – Dans l'attente d'un processus de Kimberley pour les pays producteurs de pierres de couleur

En réaction à la grande campagne de sensibilisation qui a suivi les découvertes canadiennes, les acteurs traditionnels de l'économie du diamant vont décider conjointement de mettre fin à la polémique qui les menace.

« Préoccupées par cette idée, les grandes compagnies diamantaires surent très vite qu'elles ne pourraient aller contre ce mouvement profond de lutte contre les diamants de guerre et les liens forts entre diamants et financement de conflit. Plutôt que d'essayer vainement de remettre en cause ce lien auprès d'une opinion publique internationale déjà profondément marquée, ces entreprises décidèrent au contraire de participer elles-mêmes à ces luttes, à cette moralisation du marché, et à cette introduction de valeurs éthiques dans l'industrie. » (De Geoes D'Esloo, p. 81)

Le processus de Kimberley, entériné par les rencontres ministérielles d'Interlaken en novembre 2002, sera alors décisif. En réunissant pour la première fois des acteurs de la société civile (ONG), des États, et des acteurs privés de la matrice diamantaire autour d'un même objectif, le processus de Kimberley

va participer activement à la restructuration de la filière. L'objectif principal du processus était de mettre fin au commerce de diamants bruts dont l'extraction et la commercialisation étaient considérées comme « crisogènes »¹⁵. En se faisant le chantre d'une politique nouvelle, basée sur la communication, la traçabilité et l'éthique, De Beers a ainsi rompu avec son ancienne ligne directrice, et participé à l'apaisement de plusieurs conflits en Afrique.

« L'argument selon lequel l'exploitation du diamant est porteuse de tous les maux de la Sierra Leone ne tient plus. Les choses ont changé. Désormais cette activité est une bénédiction », se réjouit le directeur de la G.D.D.¹⁶, Ndola Myers. » (Rantrua, 2006, p. 9)

À l'image de la Sierra Leone dont les exportations officielles de brut sont passées de 1,2 million US \$ en 1999 à 127 millions en 2004¹⁷ sans avoir connu d'accroissement notable de l'activité d'extraction, de nombreux pays africains voient progressivement les activités relatives au diamant se formaliser (fig. 4).

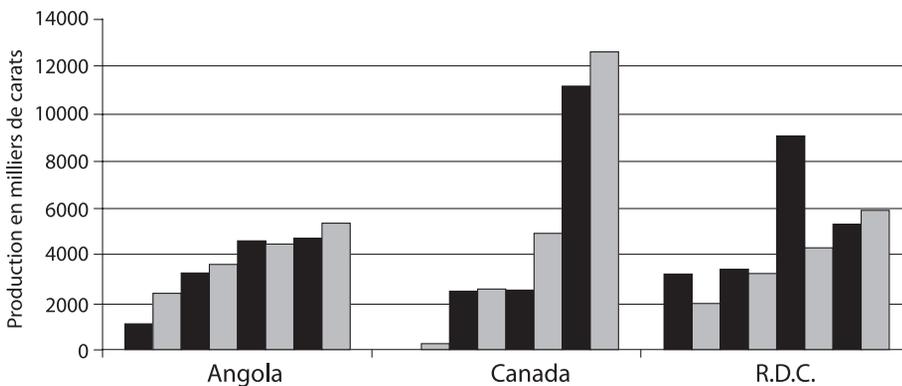


Figure 4 : Le développement de la production de diamants au Canada à partir des années 1997 s'est accompagné d'une formalisation de l'activité diamantaire dans de nombreux pays africains.

L'Angola, La République Démocratique du Congo et la Sierra Leone ont particulièrement profité de cette évolution, au détriment parfois d'autres pays¹⁸. La République centrafricaine, qui a longtemps profité des trafics de diamants venus de R.D.C., a ainsi vu fondre ses exportations de diamants dans la même période (de 400 000 carats en 1997 à 250 000 en 2004).

(Données tirées de www.diamants-infos.com).

15. De Geloes D'Elsloo, Koffi, Lataillade et Monnet, 2004.

16. G.D.D. signifie *Gold and Diamond Department*. C'est une fédération d'ONG basée au Canada.

17. Rantrua, 2006.

18. Dans le cadre des trafics de diamant, de nombreux pays africains s'étaient spécialisés dans l'exportation des productions diamantaires de pays voisins. Ces trafics étaient souvent encouragés par des droits de douane attractifs. Le Liberia aurait ainsi été un gros exportateur de diamants venus de la Sierra Leone.

Sous la pression de la gouvernance diamantaire internationale impulsée par la Canada, De Beers a été contraint d'abandonner son monopole, et de fait, a perdu des parts de marché. En 2004, le Sud-Africain capterait encore près de 65 % de la production mondiale de diamant.

Les découvertes majeures réalisées dans la dernière décennie à Madagascar n'ont pas produit de modifications similaires dans la filière des pierres de couleur. Le milieu du diamant a été complètement restructuré par l'arrivée d'un nouveau pays producteur majeur. Les acteurs de l'entreprise diamantaire se sont multipliés, tant au niveau de la production qu'au niveau de la commercialisation. La libéralisation de la filière s'est accompagnée d'une formalisation sans précédent dans de nombreux pays producteurs en Afrique. Le Canada a su habilement profiter des leviers qu'offre la mondialisation pour gérer au mieux la manne diamantaire récemment découverte. En faisant appel à la société civile pour promouvoir la « consommation » de diamants issus d'une exploitation éthiquement acceptable, le Canada a permis, via le Processus de Kimberley, de mettre fin à de nombreux conflits en Afrique.

Madagascar ne dispose pas de marge de manœuvre comparable. Bien qu'étant désignée comme leader de la production mondiale de pierres de couleur pour le siècle à venir, la « Grande Île » n'est pas en mesure d'agir favorablement sur le système mondial des pierres précieuses. Dans le système mondialisé en place, Madagascar joue un rôle mineur. Le pays, exsangue économiquement, ne peut utiliser les outils qu'offre la mondialisation pour devenir maître de son positionnement dans le système économique mondial. Les productions de pierres précieuses, encore largement détournées par les trafics, ne bénéficient pas aux pays producteurs. En échappant le plus souvent à l'impôt et en favorisant la corruption de la sphère politique, ces productions maintiennent les États comme Madagascar dans une situation figée, que seule une intervention extérieure semble en mesure de faire changer.

Bibliographie

- BERTHOUMIEU Simone, 1984 – *Le diamant en RCA : étude économique et sociale*. Thèse de troisième cycle sous la direction de G. Lasserre, Université de Bordeaux III, Institut de géographie, 173 p.
- BRUNET Roger, 2003 – *Le diamant, un monde en révolution*. Paris : Belin, 414 p.
- CANAVESIO Rémy, 2004 – *La société malgache face à l'exploitation des saphirs d'Ilakaka*. Mémoire de D.E.A. en géographie tropicale, Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3.

- DE GELOES D'ELSLOO Ronan, KOFFI Parfait, LATAILLADE Charles et MONNET Rodolphe, 2004 – *L'entreprise diamantaire dans la géopolitique africaine*. Paris : L'Harmattan, 159 p.
- DUFFY Rosaleen, 2005 – Global Environmental Governance and the challenge of shadow states: The impact of illicit sapphire mining in Madagascar. *Development and change*, vol. 36, n° 5, p. 825-843.
- GUERIN Catherine et MOREAU Sophie, 2000 – Ilakaka (Madagascar) : La ruée vers le saphir. *Les Cahiers d'Outre-Mer*, Bordeaux, n° 211, Juillet septembre, p. 253-272.
- MARCHAND Jacques, 1996 – *L'économie minière en Afrique australe*. Paris : Karthala - IFRA, 416 p.
- MISSER François et VALLEE Olivier, 1997 – *Les gemmocraties. L'économie du diamant africain*. Paris : Desclée de Brouwer, 243 p.
- RANTRUA Sylvie, 2006 – Sierra Leone, du diamant de guerre au diamant de paix. *Marchés tropicaux et méditerranéens*, Paris, n° 3142, p. 8-9.

Sources Internet :

www.diavik.ca
www.diamants-infos.com
www.ekati.bhpbiliton.com
www.gemfrance.com

Résumé

Les filières « pierres précieuses » et « diamant » ont longtemps connu des trajectoires parallèles. Les deux marchés, largement phagocytés par des acteurs en position de monopôle, ont entretenu et financé de nombreux conflits dans certains pays du Sud producteurs de gemmes. L'émergence de nouveaux pays producteurs au cours des années 1990 a scellé la fin des similitudes entre les deux filières. En s'annonçant comme le leader mondial de la production de diamant au XXI^e siècle, le Canada a profondément transformé les circuits de commercialisation des brillants. Un des effets les plus inattendus de cette transformation de la filière est sans aucun doute l'arrêt progressif de nombreux conflits dans les pays africains producteurs. Au même moment Madagascar découvrait d'immenses gisements de pierres précieuses. Mais cette découverte n'a pas produit d'effets comparables à ceux liés à la découverte canadienne. Ce constat tient largement au fait que Madagascar reste incapable de peser sur le système économique mondialisé pour le modifier en sa faveur.

Mots-clés : Monde, Afrique du Sud, Russie, Canada, Australie, Madagascar, diamant, pierre précieuse, saphir, exploitation minière, commercialisation.

Abstract

The gems and diamonds networks : the end of their parallel trajectories ?

The gems and diamonds networks have long followed parallel trajectories. The two markets which have largely been ruled by leading protagonists have sustained and financed many conflicts in some Southern countries which extract gems. In the 1990's, the emergence of new countries specialized in gems meant the end of similarities between the two networks. As it claimed it was the world leader in diamond production in the 21th century, Canada has deeply transformed the trading network of gems. One of the most unexpected effects of this transformation was undoubtedly the gradual ending of many conflicts in the African countries producing gems. At the same moment Madagascar was discovering huge gems deposits. But this discovery did not trigger off the same effects as those linked to the Canadian discovery. This is mainly due to the fact that Madagascar is still incapable of influencing the worldwide economics in order to modify it for its own sake.

KEYWORDS : *World, South Africa, Russia, Canada, Australia, Malagasy Republic, diamond, gem, sapphire, opencast mining company, marketing.*